

Leonardo S. Rodriguez

Préliminaire

« Docteur, pensez-vous que vous pouvez aider mon fils ? »

Si je savais...

« Madame, je dois d'abord écouter votre fils avant de pouvoir répondre à votre question. Mais dites-moi, qu'avez-vous fait pour l'aider ? »

Une mère doit avoir du courage pour conduire son fils chez un psychanalyste : même si elle a honte d'exposer sa blessure narcissique, elle a suffisamment de courage pour aller au-delà de son sentiment d'humiliation et d'échec. Comme toute question pertinente, sa question a déjà une réponse ou du moins une ébauche de réponse. Elle a dû s'imaginer que je pourrais aider son fils, sinon pourquoi aurait-elle pris la peine de l'amener ? De plus, Madame a dû réfléchir aux ambiguïtés et aux incertitudes entourant le mot « aide » : elle avait déjà amené son fils chez huit professionnels différents de la santé mentale (comme on a l'habitude de les appeler). Ces professionnels n'ont apporté aucune aide, bien que certains d'entre eux lui aient promis d'être utiles et d'aider. Son expérience des multiples consultations professionnelles l'ont amenée à se rendre compte qu'il devait y avoir une dimension éthique dans son intention d'aider son fils. Malgré sa connaissance limitée de la psychanalyse et des psychanalystes, elle a pensé que le psychanalyste lui offrirait non seulement un abord clinique et « technique » différent, mais aussi une posture éthique différente.

Elle avait raison de penser ainsi. Au-delà d'autres considérations cliniques et psychopathologiques, le cas présentait explicitement une question éthique : son fils, âgé de 9 ans, était déjà fatigué de l'aide de « ces idiots qui pensent qu'ils savent des tas de choses, alors qu'ils ne savent rien du tout », et il avait ajouté

qu'il ne voulait aucune aide, qu'il n'en avait pas besoin, qu'il voulait seulement qu'on le laisse en paix.

Le psychanalyste Wilfred Bion, renommé dans le monde anglophone, et dont le travail a été commenté par Lacan peu après la fin de la Seconde Guerre mondiale, raconte une anecdote sur un patient venu le voir dans un état de grande agitation et engendrant de la peur autour de lui. Bion lui a dit qu'il n'avait pas de souci à se faire, que là il pouvait se sentir en sécurité parce que lui, Bion, n'avait nullement l'intention de l'aider.

« Aider » peut être dangereux, spécialement de nos jours où il y a tant d'industries thérapeutiques et pharmacologiques prêtes à vous aider. Freud nous avait déjà mis en garde quant à la *furor sanandis*, cette passion de guérir n'importe qui, n'importe quand et à n'importe quel prix, le patient le souhaitant ou non. Cela continue à être un problème éthique de premier ordre pour les psychanalystes, vu que, selon les attentes culturelles, le psychanalyste est quelqu'un censé aider, et ceux qui viennent nous voir – tous âges confondus et qui deviennent éventuellement des analysants – veulent, eux aussi, vraiment être aidés.

Il n'y a rien de mal dans tout cela. Justement, il serait étrange que le présumé analysant ne soit absolument pas intéressé à recevoir de l'aide ; il serait tout aussi étrange que l'analyste déclarât ne pas être intéressé à aider le patient, si une telle déclaration reflétait vraiment sa politique, ce qui ne doit pas être confondu avec une intervention tactique à la Bion. S'il agissait de cette façon, il mettrait aussitôt un terme à son travail, en ces temps où la psychanalyse est l'objet d'attaques sinistres, diffamatoires et chargées de haine et d'évaluations pseudo-objectives de son efficacité thérapeutique. Évaluations qui arrivent à la conclusion que la psychanalyse n'est d'aucune façon utile pour le traitement d'états pathologiques et de tragédies humaines (ces dernières étant définies selon les catégories pseudo-scientifiques du *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders* – DSM IV, bientôt remplacé par le DSM V, qui promet de n'être pas mieux que son prédécesseur).

Mais notre capacité à aider d'autres êtres parlants, cela ne doit pas être nié, doit néanmoins être interrogée dans le cadre du

traitement de la jouissance humaine que constitue le discours psychanalytique : interrogée comme tous les autres ingrédients de notre champ, le champ lacanien, le champ de la jouissance et ses destins.

*

Notre réponse est un acte qui, en tant que tel, doit être administré de façon *responsable* : ce n'est pas pour rien que *réponse* et *responsabilité* se partagent l'étymologie. Comme psychanalystes, nous assumons la responsabilité de répondre à des questions et des demandes qui soient pertinentes ; nous assumons notre responsabilité du contenu et des effets de notre réponse ; et nous devons assumer aussi la responsabilité de faciliter, de par notre fonction, le fait que d'autres génèrent des questions créatives et constructives, mais aussi des réponses. Dans un de ses écrits, Colette Soler dit que les névrosés ont toujours beaucoup de questions, mais qu'ils ne sont pas spécialement intéressés à obtenir des réponses. L'expérience démontre que les bonnes questions engendrent des réponses raisonnables.

Nos réponses responsables concernent les questions et les réponses posées individuellement par des sujets, nos prochains êtres parlants, ainsi que les questions et les demandes que nous présente la vie de la culture dont nous faisons partie, dans la mesure où il existe encore des personnes et des institutions intéressées par ce que les psychanalystes peuvent avoir à dire sur les problèmes graves inhérents au malaise de notre civilisation et qui arrivent à menacer leur propre existence. Les auteurs des précédents préludes se sont déjà référés avec éloquence au défi qui signifie pour la psychanalyse, les excès et les pertes de jouissance résultant du capitalisme vorace de notre époque. C'est précisément cette voracité menaçant la psychanalyse qui est, comme l'a dit Lacan il y a déjà quarante ans dans *Télévision*, un des rares discours qui soient encore possibles.

*

En 1932, sous les auspices de la Société des Nations, Sigmund Freud et Albert Einstein ont engagé un échange de correspondance.

Einstein a été le premier à écrire, et il a posé à Freud une question difficile et urgente, une question qui, dans ces années sinistres de la domination nazie sur une partie du monde, nécessitait aussi une réponse urgente. Il s'agit d'une question qui demeure aussi aiguë et urgente qu'autrefois : *Pourquoi la guerre ?* Einstein a été encore plus précis : « Existe-t-il une façon de libérer l'humanité de la menace de la guerre ¹ ? »

Malgré le fait que Freud ait dit à Ernest Jones en particulier que, pour lui, cette tâche avait été « ennuyeuse et stérile », il a répondu à la question. Luttant contre ses propres résistances à ce travail, en tant qu'homme et inventeur de la psychanalyse, Freud a essayé d'offrir une contribution orientée par l'éthique de la psychanalyse. Sa discussion conceptuelle du problème et la tentative de solutions pratiques pour gérer la violence humaine gardent leur validité jusqu'à aujourd'hui. Personne ne peut dire que cette réponse d'un psychanalyste (même si nous prenons en compte que Freud n'est pas un psychanalyste *quelconque*) est devenue obsolète depuis quatre-vingts ans, qui ont été quatre-vingts années de guerres. Il ne se passe pas une année sans qu'on ait au moins une dizaine de guerres dans différentes parties de la planète. Tout être humain trouverait un bénéfice à lire et à relire ce texte exemplaire de Freud, qui n'a rien perdu de sa capacité à inspirer des réflexions théoriques et des actions concrètes ; actions qui, sans aucun doute, nécessitent du courage – le type de courage qu'une mère possède pour amener son enfant chez le psychanalyste – mais qui certainement ne sont pas impossibles.

*

Einstein a choisi la guerre comme thème pour cet échange épistolaire, et quand on lui a demandé de recommander un interlocuteur, il a immédiatement pensé à Freud comme la personne qui aurait quelque chose à dire en la matière. Il n'est pas certain qu'aujourd'hui quelqu'un s'adresse à un psychanalyste avec une pareille demande, même si, j'insiste, Freud n'était pas n'importe quel psychanalyste. De toute façon, à mon avis, le problème

1. S. Freud, « Why War ? », Standard Edition 22, 197-215 ; *Pourquoi la guerre ?*, Paris, Payot & Rivages, 2005.

principal auquel nous nous affrontons est que l'on ne valorise plus la réponse d'un psychanalyste comme autrefois.

Sans avoir épuisé d'aucune façon les questions concernées (étant donné que la vie suivant son cours nous présente chaque jour de nouvelles questions et des problèmes), nous avons largement étudié les réponses que les psychanalystes ont pu fournir. Elles constituent une alternative valide, unique et créative face aux réponses de la religion, de la philosophie spéculative, d'idéologies diverses et des progrès scientifiques, de plus en plus subordonnées aux intérêts anarchiques qui dominent la phase actuelle du capitalisme.

Les réponses des psychanalystes sont de celles que notre discours est capable de donner à des individus souffrants ; celles surgissant dans le discours analytique grâce au travail des analystes qui sont passés, ou ont tenté de passer à la position d'analyste ; celles qui découlent du travail avec les différentes formes que les structures cliniques adoptent aujourd'hui ; jusqu'à celles correspondant aux modalités multiples de décomposition et de dérangement dans le domaine sociopolitique et qui sont symptomatiques du malaise dans la civilisation. On peut juger ces réponses psychanalytiques comme bien modestes, principalement si on les compare avec l'amplitude et la gravité des problèmes auxquels nous nous confrontons sur tous les plans de la vie humaine. Mais on ne peut pas les écarter comme s'il n'y avait pas de conséquences, comme le souhaiteraient les forces réactionnaires de l'étalage antipsychanalytique.

« La lutte n'est pas terminée », a dit Freud proche de la fin de sa vie. Il ne l'a certainement pas terminée pour nous, et notre rendez-vous à Rio de Janeiro est une précieuse opportunité pour nos Forums et notre École : nous pourrons alors comparer nos expériences, apprendre les uns avec les autres et contribuer à ce que notre communauté fasse en sorte de rendre le psychanalyste capable de produire de meilleures réponses.

Traduction d'Elisabete Thamer